DISCOURS

PRONONCÉS

PAR MESSIEURS

DE

L'ACADEMIE FRANÇOISE

Dans leurs Réceptions, & en d'autres occaſions, au nom de l'Académie;

Depuis ſon Etabliſſement juſqu'à préſent.

DISCOURS

Prononcé le 27 Avril 1775;

Par M. le Chevalier DE CHASTELLUX, lorſqu'il fut reçu à la place de M. de Chateaubrun.

MESSIEURS,

Si la place à laquelle vous daignez m'appeler fut toujours la récompenſe la

plus flatteuſe pour les Gens de Lettres, quel prix ne doit-elle pas avoir acquis à leurs yeux, depuis que les applaudiſſemens du Public ont couronné vos ſuffrages dans l'Aſſemblée la plus brillante, & vous ont fait connoître qu'une heureuſe diſpenſation de vos faveurs venoit d'acquitter les dettes d'une nation ſenſible & éclairée. Le Temple des Muſes eſt donc auſſi le Sanctuaire de la vertu! Heureux celui qui, oſant s'en approcher, voit ſa route tracée par des veſtiges reſpectables, qu'il reconnoît avec joie, & ſuit avec confiance! Il peut du moins trouver dans ſon cœur une excuſe à ſa témérité; & plein du ſentiment qui l'entraîne vers vous, ne conſulter que ſon penchant, content d'obtenir de votre indulgence ce qu'il n'oſe attendre de votre juſtice.

Non, MESSIEURS, jamais l'ambition qui s'élève juſqu'à vous ne fut plus pardonnable; jamais tant de motifs réunis ne rendirent l'honneur de vous appartenir plus cher & plus précieux. Quelque talent qu'on préfère, quelques qualités éminentes qu'on admire, on eſt ſûr de les trouver parmi vous; & ſoit qu'une étude tranquille & réfléchie retienne le citoyen dans une utile ſolitude, ſoit

que des devoirs plus preſſans le rappellent au ſein de la Société, c'eſt toujours ici qu'il peut trouver & ſes guides & ſes modèles. Auſſi vos honneurs & votre éclat augmentent de jour en jour. Le temps qui flétrit tout, le temps, dont le pouvoir deſtructeur, s'attachant à ce que les hommes ont produit de plus noble & de plus beau, fait trop ſouvent ſuccéder les regrets à l'admiration, le temps a reſpecté un établiſſement conſacré à l'immortalité; & comme il faut que ſon influence ſoit toujours reſſentie, il ſe plaît à embellir ce qu'il ne peut détruire. Quelle gloire pour votre Fondateur, pour ce Miniſtre ardent & laborieux, qui, placé par le ſort dans des temps de criſe & de malheur, ne put préparer le calme qu'en dirigeant les orages! Sans doute ſon ame, agitée par le mouvement même qu'il imprimoit, dut quelquefois ſe repoſer avec plaiſir ſur la plus heureuſe des idées que lui ait ſuggérées ſon génie. Il lut dans l'avenir vos progrès: mais put-il en prévoir l'étendue & la rapidité?

Au moment de ſa naiſſance, l'Académie, concentrant en elle-même les lumières de la nation, ne voyoit au-

delà que d'épaiſſes ténèbres : ſon premier ſoin fut de cultiver le vaſte champ des Arts & des Lettres, depuis long-temps négligé, & de créer ainſi un domaine aux Muſes étrangères & délaiſſées ; le ſecond fut d'appeler à elle une nation encore aſſoupie, qui n'avoit coutume de s'éveiller qu'au bruit des armes. Je n'entreprendrai pas de décrire vos ſuccès ; les noms brillans qui ont illuſtré le dernier ſiècle, ſont aſſez ſouvent répétés par l'admiration & par l'envie. Je dirai ſeulement que ce concours d'un peuple entier à l'avancement des connoiſſances humaines, que cet intérêt général qu'on prend aux Lettres, que cette attention ſuivie qu'on leur donne, ne ſont pas des avantages auſſi anciens qu'on le penſe. Eh ! comment pourroiſje en douter, moi, qu'un amour vif & toujours ſoutenu de vos préceptes & de vos Ouvrages a conduit, dès ma plus tendre jeuneſſe, dans vos Aſſemblées publiques ? Là, témoin d'une impreſſion qu'il m'étoit ſi doux de partager, j'ai vu d'années en années augmenter le nombre de vos auditeurs & la vivacité de leurs applaudiſſemens ; j'ai vu l'émulation croître autour de vous, le talent rendre hommage au talent, & des Académies

naiſſantes inonder vos portiques. Ainſi, dans les beaux jours de la Grèce, un peuple d'Orateurs écoutoit les Démoſthènes, un peuple de Poëtes jugeoit les Sophocles.

Jouiſſez donc, MESSIEURS, du noble avantage d'élever votre ſiècle, en vous élevant vous-mêmes. Déjà nos progrès répondent à votre zèle, & peut-être, ſous vos heureux auſpices, avons-nous atteint ce degré de lumière qu'il ſeroit téméraire de vouloir paſſer. Cependant j'oſerai vous dire, MESSIEURS, que ce moment ſi flatteur n'eſt point pour vous celui du repos. L'âge préſent s'enrichit de vos travaux, la poſtérité doit en jouir à ſon tour ; mais elle a d'autres intérêts à vous confier : ſouffrez qu'elle vous parle ici par ma voix ; je la lui prête avec plaiſir, parce que c'eſt le ſeul ſervice qu'elle puiſſe attendre de moi. J'ai dit que la poſtérité jouiroit de vos Ouvrages : mais ſaura-t-elle en profiter ? En effet, ſi la République des Lettres doit éprouver le ſort des Puiſſances de la terre, ſi le plus haut degré de ſa ſplendeur eſt le plus voiſin de ſa décadence ; qui peut ſe réjouir du moment préſent, ſans s'inquiéter pour l'avenir ?

Une triſte expérience ſemble encore juſtifier nos alarmes : deux fois, depuis que ce globe eſt habité, l'eſprit humain s'eſt élevé à la plus grande hauteur, deux fois il en eſt tombé ; comme ſi la Nature eût franchi ſes limites, & que, ſemblable au fleuve qui ne rompt ſes digues que pour inonder un moment les campagnes, elle dût reprendre bientôt ſon cours accoutumé.

Gardons-nous cependant de donner trop de poids à ces conſidérations : l'exemple ne fait qu'avertir la raiſon ; l'étude des cauſes & des effets peut ſeule l'inſtruire & l'éclairer. Elle nous apprendra l'origine de ces viciſſitudes que nous nous contentons de craindre ou d'admirer ; nous connoîtrons à la fois nos forces & notre foibleſſe ; non moins entreprenans, non moins audacieux que nos ancêtres, nous ſaurons mieux garder nos conquêtes. Car enfin, MESSIEURS, les premiers efforts, en tout genre, ne ſont pas ce qu'il y a de plus difficile. L'eſprit humain n'agit que par ſaillie ; il s'élance plutôt qu'il ne marche, & il eſt plus aiſé de le mettre en mouvement que d'aſſurer ſes pas. Applaudiſſons à ſes premiers efforts, mais tâchons d'en mieux profiter ; poſſeſſeurs des tréſors

les plus précieux, occupons-nous de les défendre, & ſouvenons-nous ſur-tout que, dans le champ immenſe qui nous eſt offert, ſi c'eſt au génie de créer, c'eſt au goût qu'il appartient de conſerver.

Je n'oublierai pas, MESSIEURS, que je parle à mes maîtres, & j'oſerai même m'en applaudir. En effet, ſi je m'adreſſois à des hommes vulgaires, je ſerois obligé de m'arrêter ici, & de définir ce qu'on entend par le goût, lorſque cette expreſſion, priſe dans un ſens figuré, s'applique aux Beaux-Arts & aux Ouvrages de l'eſprit. Peut-être même ſeroit-il néceſſaire d'entrer dans quelques détails ; de diſtinguer le goût qui ſe contente de ſentir, de celui qui aſpire à juger ; celui qui ſait apprécier, de celui qui produit ; peut-être enfin faudroit-il examiner quel pouvoir exercent ſur lui, & la conformation de nos organes, & les préjugés de l'habitude, & les paſſions particulières, & l'opinion publique. Mais, MESSIEURS, lorſque vos penſées devancent & appellent les miennes, je me contenterai d'obſerver avec vous quelle importance les hommes ont donnée à ce ſentiment exquis, ſource de leurs plus doux plaiſirs, & combien eſt ingénieuſe la figure dont ils ſe ſont ſervis pour

l'exprimer. Il ſemble en effet, qu'après avoir réfléchi ſur les organes de nos ſenſations, ils aient reconnu que celui du goût étoit le ſeul qui eût des rapports frappans avec l'idée qu'ils vouloient exprimer; parce qu'il eſt le ſeul qui pénétrant, pour ainſi dire, dans la ſubſtance la plus intime des choſes, en apprécie les propriétés les plus cachées; le ſeul qui joigne l'analyſe la plus ſubtile au jugement le plus rapide; le ſeul enfin qui, toujours irrité ou flatté, ne reçoive jamais d'impreſſions qui ne ſoient accompagnées de plaiſir ou de peine.

Mais ce n'eſt pas aſſez de ſavoir ce que c'eſt que le goût, & quels ſont les objets auxquels il s'applique; il faut examiner s'il eſt mobile & changeant par ſa nature, dans quelles circonſtances il s'épure ou ſe corrompt, & ce que nous devons craindre ou eſpérer du moment préſent. On dit, on répète beaucoup que le goût change, qu'il doit changer. S'agit-il d'appuyer cette aſſertion? on ne manque pas de citer la décadence des Lettres à Athènes, après le ſiècle de Périclès, & à Rome, après le ſiècle d'Auguſte: mais cette décadence, deux fois éprouvée, n'a-t-elle pas eu d'autres principes que l'inconſtance des hommes? Je ſais qu'ils ſont avides de nouveautés, qu'ils veulent donner l'exemple & non pas le recevoir, & que toutes les fois qu'ils voient leurs guides trop loin d'eux, ils aiment mieux ſe frayer d'autres routes, que de faire d'inutiles efforts pour les atteindre: c'eſt, je l'avoue, une cauſe conſtante & naturelle de la corruption du goût. Il paroît cependant que ſon effet ne doit être que momentané: ſi l'inconſtance nous fait abandonner la bonne route, le dégoût, tôt ou tard, nous y ramène: car ce ſeroit un ſingulier privilége de l'erreur, que de fixer l'opinion toujours vacillante. Il faut donc aller plus loin pour trouver les obſtacles qui ont empêché les hommes de revenir ſur leurs pas. Eh! comment ce retour eût-il été poſſible, lorſqu'à ces mêmes époques d'étonnantes révolutions changèrent la face entière du monde?

Athènes étoit floriſſante; les Euripide, les Xenophon, les Platon repoſoient à peine ſous une tombe honorée, lorſqu'Alexandre vint impoſer des fers à la Grèce, pour en préparer à l'Aſie. Tout fléchit ſous l'empire de ſon génie; mais à peine avoit-il ſubjugé tant de

peuples amollis, qui n'étoient pas même dignes de l'avoir pour maître, qu'il fut ſubjugué à ſon tour par ſes propres paſſions. Après avoir donné l'exemple du courage, il donna celui de la corruption; & ce fut le mieux ſuivi : alors la vertu opprimée ou négligée diſparut avec la liberté, & l'orgueil aſiatique remplaça les mœurs de la Grèce. La République des Lettres dut partager ces révolutions; & de même que l'Empire d'Alexandre fut diviſé entre pluſieurs Tyrans, tous rivaux ou ennemis, de même ce goût ſage & éclairé, qui s'étoit épuré dans Athènes, ne tarda pas à diſparoître, pour faire place à la licence des opinions & à l'orageuſe tyrannie des ſectes. Diſons-le à l'honneur des Belles-Lettres; ſi elles n'ont pas, comme la Philoſophie, l'avantage d'influer ſur la politique & ſur la légiſlation, on leur doit du moins cette louange, qu'elles n'ont jamais fleuri dans l'eſclavage, & que le bon goût, quoiqu'apanage de l'eſprit, tient toujours à la nobleſſe de l'ame. C'eſt encore chez les Grecs que j'en chercherai la preuve.

Deux événemens extraordinaires, qu'on ne ſe laſſera jamais d'admirer, ont illuſtré cette contrée : toutes les forces

de l'Aſie s'uniſſent pour l'envahir; une poignée d'hommes leur réſiſte, les combat, les diſſipe. Deux ſiècles s'écoulent à peine, qu'un petit nombre de Grecs paſſe les mers à ſon tour, & fait en peu d'années la conquête de l'Aſie. On n'a pas encore décidé lequel de ces deux événemens eſt le plus glorieux pour les Grecs : tout ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'ils peuvent être placés ſur la même ligne. Mais le premier donna un tel eſſor à cette nation, qu'on dut penſer que tous les lauriers de la gloire naiſſoient les uns des autres, & que celle des armes n'avoit fait que donner le ſignal; c'eſt que la liberté fut le fruit de la victoire : le ſecond ne fit qu'avilir l'humanité, décourager les Lettres, & corrompre le goût, parce que l'eſclavage fut le fruit de la conquête. Oſons donc rejeter ſur les ambitieux & ſur les conquérans le reproche d'inſtabilité qu'on fait aux Lettres. Eh ! quel voyageur, en déplorant les ruines de la Campanie, peut accuſer la fragilité des anciens édifices, lorſqu'il voit la bouche du Véſuve encore fumante, & qu'il ſent la terre trembler ſous ſes pas ?

Il faut pourtant avouer, MESSIEURS, que toutes ces grandes révolutions, dont

l'aſſerviſſement des peuples a été la conſéquence néceſſaire, ne furent pas également funeſtes aux progrès des Lettres. Le ſiècle d'Auguſte en fournit un exemple. Dans cette époque déſaſtreuſe & brillante, où la nature humaine, exaltée & ſortie, pour ainſi dire, de ſon équilibre, parut exagérer les vertus & les vices, pour laiſſer à la poſtérité les plus pernicieux exemples & les plus beaux modèles; Rome toute dégouttante de ſang, s'élevoit aux honneurs de la Grèce; & tandis que ſes Conſuls portoient le fer & le feu dans l'antique ſéjour des Arts & des Lettres, de nouveaux Démoſthènes fleuriſſoient dans ſes murs, & diſputoient aux Scipions la gloire d'immortaliſer leur patrie. Mais obſervez, MESSIEURS, que ſi, dans ces terribles convulſions qui précédèrent le règne d'Octave, Rome fut ſouvent opprimée, elle ne fut jamais humiliée. Ses entrailles étoient déchirées, mais ſes bras étoient forts & redoutables. L'eſprit de diſcorde régnoit au dedans, l'eſprit de conquête régnoit au dehors; & les Beaux-Arts eux-mêmes furent pour elle une conquête. C'eſt une vérité qui vous eſt familière, mais dont on ne ſauroit être trop pénétré, ſi l'on veut ſe faire

une idée de la Littérature ancienne. Non, les Romains n'ont rien inventé; & peut-être même pourroit-on ajouter, que s'il eſt des genres qu'ils ont perfectionnés, il en eſt d'autres où l'imitation même ne leur a pas réuſſi. C'eſt ſur-tout dans les Beaux-Arts que leur infériorité eſt le plus reconnoiſſable. La Muſique, la Peinture, la Sculpture parurent, parmi eux, comme d'illuſtres étrangères auxquelles on s'empreſſa de rendre hommage; mais leur ſort fut ſemblable à celui de Cléopatre & de Bérénice: elles eurent du crédit, ſans pouvoir devenir citoyennes; elles furent aimées, mais elles ne régnèrent pas.

Gardons-nous cependant d'être ingrats envers les Latins. Qu'ils ſoient les premiers, ou non, ils ſont toujours nos modèles. Quelle heureuſe révolution pour les Lettres, que celle qui les tranſplanta tout à coup chez les Maîtres du monde, qui leur prêta toute la ſplendeur d'une République victorieuſe, & toutes les richeſſes de l'Univers ſoumis! Ainſi, la plante qui dépériſſoit dans un ſol négligé, ſi elle vient à être tranſportée dans nos jardins, ne tarde pas à ſe couronner de fleurs & à reprendre ſon premier éclat.

Haſarderai-je, MESSIEURS, une opinion que je n'expoſerai qu'avec timidité, & dans laquelle votre ſuffrage peut ſeul m'affermir ? Je penſe que cette époque où les Romains, déjà formés par leurs propres études, ſe ſont emparés de la Littérature grecque, eſt celle où le goût a dû ſe perfectionner; je dirai plus, où le goût a commencé à faire ſentir ſon empire. Voici ma raiſon : je crois que, quelque extenſion qu'on donne à cette faculté de nôtre eſprit, ſon emploi le plus fréquent eſt de choiſir. Le génie, les talens ſont occupés à produire; le goût examine, il adopte ou rejette. Or il eſt des paſſions, il eſt des habitudes qui préviennent nos jugemens, ou plutôt qui, nous en préſentant de tout faits, ſervent à la fois notre amour-propre & notre pareſſe. C'eſt ainſi que ſe forme le goût national : le plus ſouvent il doit ſon origine à des circonſtances locales, telles que le climat, la nature du ſol, la ſituation même de la terre qu'on habite. Il eſt modifié enſuite par toutes les inſtitutions divines & humaines, telles que la Légiſlation & la Religion; enfin par le haſard même, qui diſpoſe des événemens, qui donne & ôte les ſuccès, élève ou abaiſſe les nations, & diſtribue d'une main inégale les victoires & les talens.

On a dit, & ſi l'aveugle prévention a été la plus ardente à ſoutenir cette opinion, la ſaine Philoſophie n'a pu la démentir; on a dit que les Grecs avoient été de tous les peuples le plus favoriſé de la nature. Eſt-ce aux avantages du climat, eſt-ce au haſard ſeul qu'ils durent cette langue harmonieuſe & ſavante, qui, précédant & égalant même la Peinture, ſut repréſenter les objets avec l'exactitude des formes & la richeſſe des draperies ? Quoi qu'il en ſoit, il eſt aiſé de voir que cet inſtrument, ſi heureuſement inventé & ſi rapidement perfectionné, dut ſervir beaucoup à hâter leurs progrès; mais il dut auſſi en déterminer la marche. La facilité de parler & le plaiſir phyſique qu'on éprouvoit à écouter les Poëtes & les Orateurs, ne ſervoient que trop bien deux paſſions naturelles aux Grecs; un amour effréné pour la gloire, qui approchoit beaucoup de la vanité, & une exceſſive curioſité, qui devenoit ſouvent frivole & puérile. De là ces longues deſcriptions de combats dont l'Iliade eſt groſſie, & ces fables, ces narrations extravagantes auxquelles Ulyſſe ſe livre avec

tant de plaiſir dans l'Odyſſée : de là encore cet appareil de mots dont Platon ornoit ou plutôt enveloppoit la Philoſophie ; au point même qu'après que l'Éloquence s'étoit montrée avec tant de ſuccès, la vérité, voyant tous les applaudiſſemens prodigués à ſa rivale, ſe retiroit en ſilence, pour attendre un moment plus favorable. Ainſi, l'abondance nuiſoit à la richeſſe, & la Grèce, ſemblable à une terre trop fertile, promettoit beaucoup & ne donnoit pas toujours aſſez.

La main ſévère de l'Agriculteur romain vint porter la faux dans ces champs trop hâtifs. La préciſion, la force, l'énergie formoient le caractère de la Langue latine, comme celui du peuple qui la parloit. Elle avoit beſoin de nombre & d'élégance, elle en emprunta de la Langue grecque. Celle-ci, trop libre dans ſon eſſor, demandoit à être contenue & reſtreinte : c'étoit une armée nombreuſe & brillante, mais indiſciplinée ; l'auſtérité romaine lui ſervit de frein, & la contint dans de juſtes limites. Alors le goût, ſollicité, invoqué de part & d'autre, commença à ériger ſon tribunal & à établir ſon empire. Dès ce moment, le goût national dut plier

ſous un goût plus abſtrait & plus général. Plus on eut d'objets de comparaiſon, plus le choix devint à la fois néceſſaire & délicat. Bientôt, par une ſage & ingénieuſe imitation d'Homère & de Théocrite, Virgile manifeſta, & la fécondité de ſon talent, & la juſteſſe de ſa critique. Horace, Ovide, Catulle, Properce, & l'aimable Tibulle, diſciples & rivaux des Grecs, mais ſe frayant une route nouvelle, marquèrent la révolution par la préférence qu'ils donnèrent à la penſée, & par le ſoin qu'ils eurent toujours de parler à l'eſprit : mais il n'appartenoit qu'au premier de ces Poëtes, qui, joignant la ſévérité du goût à la richeſſe de l'imagination, les grâces à la Philoſophie, & l'uſage du monde au commerce des Muſes, mérita d'être celui de toutes les nations, de tous les âges, & de tous les états ; il n'appartenoit, dis-je, qu'à Horace de développer des principes qu'on ſuivoit ſans les connoître, & de réduire le ſentiment en préceptes. Avec quelle rapidité coulent-ils de ſa plume dans cette Epître aux Piſons, qu'il compoſa en ſe jouant, & qui obtint de la poſtérité le nom d'*Art Poëtique !*

Peut-être l'Eloquence eut-elle une autre marche; peut-être Ciceron fut-il plutôt occupé à élever la proſe latine au niveau de celle des Grecs, qu'à la rapprocher du génie de ſa nation: mais s'il mit trop de recherche à imiter l'harmonie de la période grecque, la profonde raiſon qui règne dans ſes harangues, comme dans ſes Ouvrages de Littérature, montre aſſez qu'il penſoit avant de parler, & qu'il ne s'adreſſoit qu'à des hommes ſenſés. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt à ces efforts ſi ſouvent heureux, & ſi rarement pénibles, que la proſe latine dut ſon luſtre & ſa gloire; & lorque, quittant la tribune aux harangues, elle prêta ſes charmes à l'Hiſtoire, elle devint, ſous la plume des Tite-Live, des Salluſte, & des Tacite, le modèle le plus parfait que l'Antiquité nous ait laiſſé.

Que reſtoit-il donc à déſirer aux Romains? Le Capitole s'étoit enrichi des dépouilles de cent peuples vaincus; mais des tréſors plus précieux, les conquêtes de l'eſprit demandoient un aſile. Le Temple du Goût fut élevé par les mains de la Poëſie & de l'Eloquence. Pourquoi cet édifice eut-il ſi peu de ſolidité? pourquoi le vit-on s'ébranler & ſe dégrader

long-temps avant que les Barbares vinſſent conſommer ſa ruine? En accuſerons-nous cette fatalité qui veut que toutes les choſes humaines aient un progrès & une décadence? Non, MESSIEURS, nous ne devons avoir recours à ces ſimilitudes, à ces analogies forcées, que lorſqu'après avoir conſulté notre raiſon, nous trouvons qu'elle ne nous a donné aucune réponſe ſatisfaiſante. Les animaux & les végétaux croiſſent & dépériſſent, parce que le principe qui ſert à les nourrir, tend auſſi à leur deſtruction: il n'en eſt pas de même du goût & des connoiſſances, qui, n'étant pas concentrés dans un ſeul individu, & ſe tranſmettant de race en race, ne portent en eux-mêmes aucun principe deſtructeur.

Jetons un regard plus attentif ſur cette époque ſingulière où l'eſpace d'un ſiècle ſuffit à la perfection & à la décadence des Lettres, où la lumière brilla de l'éclat le plus vif, & diſparut tout à coup; comme ces météores paſſagers qui ne percent un moment l'obſcurité des nuits, que pour les rendre enſuite plus ténébreuſes & plus lugubres: nous verrons, MESSIEURS, qu'après les guerres

civiles, les Romains, enorgueillis de la conquête du monde encore récente, étoient plus flattés de cette gloire chimérique, qu'affligés de la perte de leur liberté; qu'ils regardèrent le vainqueur d'Antoine & de Brutus plutôt comme un pacificateur que comme un maître, & qu'en éprouvant auprès de lui tout le poids de l'autorité, ils n'eurent pas du moins le ſentiment accablant de l'humiliation. Le génie exalté par les guerres civiles, les talens excités par le commerce des Grecs durent donc conſerver encore leur activité & leur reſſort. Il n'en fut pas de même ſous le gouvernement capricieux & féroce de ſes ſucceſſeurs. Bientôt au fardeau de l'oppreſſion ſe joignit la honte d'obéir à un Empereur qui n'étoit pas né citoyen de Rome. A la ſuite de ces Princes étrangers, on vit venir des provinces les plus éloignées une foule de nouveaux Littérateurs, de nouveaux Philoſophes, fruits précoces des connoiſſances qui s'étoient étendues avec les armes romaines. La Philoſophie profita de leurs travaux; mais le bon goût dut en ſouffrir: car ſi la raiſon aime à faire des proſélites, le goût, plus fier & plus excluſif, ne

reconnoît pour diſciples que ceux qu'il a élevés lui-même, & qui ſont nés ſous ſes auſpices.

Ajouterai-je encore que la morale même influa ſur les Lettres? L'eſprit humain, toujours exagéré, toujours prêt à paſſer d'une extrémité à l'autre, ne réprouva la licence des mœurs, devenue trop générale, que pour ſe livrer à l'auſtérité ſtoïque. Cette auſtérité pénétra dans le langage & dans le ſtyle. Le ſévère Diſciple de Zenon crut devoir s'interdire juſqu'au luxe des paroles; ſes penſées toujours fortes, toujours énergiques, ne purent ſe prêter à des ornemens qui les gênoient dans leur marche, & les empêchoient de ſe preſſer les unes ſur les autres. De là ce goût des ſentences & des antithèſes; de là ce changement dans le ſtyle & dans la Littérature, qui ſe fit apercevoir longtemps avant que la tyrannie eût impoſé ſilence aux Ecrivains, & que l'invaſion des Barbares eût détruit juſqu'à la trace de leurs Ouvrages.

Détournons nos regards de ces funeſtes objets. Eh! qui pourroit voir ſans amertume l'Hiſtoire groſſir ſes faſtes des malheurs de la terre, tandis qu'une lacune de dix ſiècles interrompt les an-

nales de l'esprit humain? Semblables au voyageur, qui, las d'errer dans les ténèbres, tient les yeux fixés sur l'orient, pour y chercher les premières clartés de l'aurore, continuons d'observer la Grèce & l'Italie. Du commerce réciproque de ces heureuses contrées, nous verrons renaître encore & les Beaux-Arts & les Belles-Lettres: une seconde fois l'Italie doit à la Grèce ses maîtres & ses modèles; une seconde fois elle les imite & les égale.

Quel sera le fruit de cette nouvelle révolution? Si dans les beaux jours de Rome, le goût délicat & pur, le bon goût dut son origine à la communication établie entre deux peuples spirituels & éclairés, que ne feront pas ces nouveaux disciples, dont l'admiration & la critique vont s'exercer à la fois sur les Grecs & sur les Latins, & qui, possesseurs de deux immenses trésors, peuvent y puiser sans réserve & choisir sans partialité!

Avouons-le, MESSIEURS, l'effet ne répondit pas à l'apparence, & cette apparence elle-même ne pouvoit tromper que des yeux peu clair-voyans. Une trop grande distance séparoit les nouveaux Littérateurs des anciens; & cette

distance étoit d'autant plus difficile à franchir, qu'elle se faisoit sentir également dans le langage & dans les mœurs: dans le langage, par le mélanges des idiomes barbares avec les langues anciennes; dans les mœurs, parce que toutes les idées politiques & religieuses étoient changées, parce que l'esprit des nations du nord avoit influé & même prévalu sur celui des nations du midi, parce que toute législation étant anéantie ou avilie, les vertus & les vices avoient pris un caractère isolé & individuel, que le courage n'étoit plus que de la chevalerie, l'héroïsme que du romanesque, l'amour que de la galanterie, la religion même qu'un assemblage monstrueux des dogmes les plus saints & des pratiques les plus puériles & les plus ridicules.

Parmi tant d'obstacles qui s'opposoient à la restauration des Lettres, que pouvoit-on espérer? Le goût national, si l'on peut donner ce nom à un goût grossier & barbare, étoit trop éloigné de celui des anciens, pour qu'ils agissent l'un sur l'autre: aussi restèrent-ils absolument séparés; de sorte que les hommes, tirés de leur léthargie par les Muses qui fuyoient devant le fer ottoman, suivirent

alors deux routes différentes. Les uns, pénétrés d'admiration pour les Anciens dont ils commençoient à entendre & à goûter les Ouvrages, se livrèrent tout entiers au désir de les imiter; & non contens de s'être initiés dans leur doctrine, ils voulurent encore s'approprier leur langage: tels furent les Bembo, les Sadolet, les Vida; les autres, plus attachés au goût national, tournèrent tous leurs efforts vers sa perfection, & ces efforts furent les plus heureux. Pétrarque sut revêtir d'un si beau coloris & ses sentimens exagérés & sa fausse métaphysique, qu'il obtint le rare privilége de charmer avec des mots & de s'immortaliser par des sonnets. Le Dante, penseur plus profond, plus hardi, paroît ne consulter que ses propres forces: s'il élève, s'il ennoblit l'expression, c'est en élevant, c'est en ennoblissant aussi la pensée: il marche à pas de géant; mais sa marche est incertaine; il s'égare, il se perd: c'est un captif indigné de sa chaîne, qui l'agite & la rompt d'un même effort, mais qui, possesseur d'une liberté dont il n'a pas prévu l'emploi, laisse errer ses regards, court sans objet, & fuit sans chercher un asile.

Eh! qu'importe que le talent s'égare, pourvu

pourvu qu'il se montre & se fasse reconnoître! En vain l'esprit servile & imitateur voulut dicter des lois; l'exemple prévalut: l'Italie entiere fut entraînée. Il en résulta que les progrès du génie furent plus rapides que ceux du goût, & que, lors même que l'Arioste & le Tasse eurent élevé la Poësie italienne au plus haut degré de splendeur, le goût national se fit toujours sentir dans leurs immortels Ouvrages, & décida même de leur succès. Je n'en veux pas d'autre preuve que la préférence que les Italiens ont toujours donnée aux Poësies de l'Arioste: ils y admirent en effet cette richesse & cette liberté d'imagination, qui n'appartient qu'à leur climat, unie avec une facilité dans le style, un charme dans la diction, dont ils connoissent seuls tout le prix; tandis que les étrangers retrouvent dans le Tasse un goût plus sage, plus méthodique, qui tient aussi de plus près à l'antiquité. Si depuis que ces deux Poëtes célèbres ont illustré leur patrie; si presque aussi-tôt après que les Bocace, les Guichardins, les Machiavel eurent fait des efforts, peut-être trop audacieux, pour égaler la prose italienne à la prose latine, le goût paroît avoir déchu dans

cet antique ſéjour des Sciences & des Beaux-Arts, n'en accuſons encore que les déſaſtres publics, dont les Lettres ne peuvent être reſponſables; & lorſque, dans des temps plus heureux, nous voyons fleurir les Métaſtaſe, les Zeno, les Gravina, & les Maffeï, croyons qu'il ne falloit pas moins qu'une longue ſucceſſion de guerres civiles, de tyrannie, & d'anarchie, pour rendre inféconde une terre ſi fertile par ſa nature.

Heureuſe la France d'avoir ouvert aux Muſes un aſile plus paiſible & plus ſûr! Il ſemble que tout ſe ſoit combiné pour l'enrichir des tréſors de la Littérature, & pour lui en aſſurer la poſſeſſion. Si les plus rapides révolutions, bouleverſant à la fois & le ſyſtême politique & l'empire de l'opinion, donnent à l'eſprit humain toute l'énergie dont il eſt ſuſceptible; la France, entraînée comme les autres Puiſſances, prend part à ces agitations. Dans cette lutte générale de tous les intérêts ſpirituels & temporels, le génie s'éleve, les talens ſe développent, l'ignorance fuit, la raiſon s'annonce; mais dès que ce mouvement de fermentation a ſuffi pour perfectionner nos connoiſſances & les dégager de tout alliage impur, un repos ſalutaire lui ſuccède; le trône s'affermit, la nation réunie l'environne, la paix renaît au ſein du royaume, & la force mieux dirigée va chercher la gloire qui l'attend ſous les drapeaux des Turenne & des Condé.

Seroit-ce, MESSIEURS, dans cette Académie, qui a ſi ſouvent retenti des louanges offertes à ſes illuſtres protecteurs, que j'oublierois ce que les Lettres doivent à Louis XIV? Son règne fut le leur; ce fut celui du bon goût, dont il donna l'exemple, & ſans lequel il n'eût pas été comparé à Auguſte, quoiqu'il l'égalât par ſa magnificence & par ſa libéralité. François Ier. avoit été le reſtaurateur des Arts, Louis le Grand fut le reſtaurateur du goût. Ce n'étoit pas aſſez que la Littérature grecque & latine, devenue familière aux François, eût étendu la ſphère de leurs connoiſſances, l'Italie moderne leur avoit prodigué ſes tréſors. C'eſt la ſeule obligation qu'on ait aux Médicis; & tel eſt le pouvoir conſolateur des Arts & des Lettres, qu'il appaiſa quelquefois la raiſon irritée, & l'empêcha d'effacer de ſes faſtes, des noms qu'elle eût voulu condamner à l'oubli. D'autres acquiſitions augmentèrent encore le domaine

des Muſes. Une Maiſon illuſtre, où les vertus & les grâces ſe perpétuent pour la gloire des peuples qu'elle gouverne, & pour le bonheur des nations étrangères, commençoit alors à s'allier avec ſa rivale, & les nœuds du mariage annonçoient qu'une paix ſalutaire devoit un jour unir les peuples auſſi étroitement que leurs Souverains. Il faut l'avouer, l'Eſpagne étoit alors plus riche que la France. Le genre dramatique, la Poëſie, & les Romans y avoient acquis une nobleſſe que notre naïveté françoiſe n'avoit pu atteindre : c'étoit un mérite nouveau que Louis XIV n'avoit garde de laiſſer échapper. Il le reconnut bientôt dans les Ouvrages de Corneille, Ouvrages immortels, où l'Auteur paroît ſi grand, ſi fort dès ſes premiers eſſais, qu'on ne ſonge pas à chercher ſes modèles. C'eſt le fleuve majeſtueux de l'Egypte; le voyageur, qui ne l'a jamais vu couler que dans un lit immenſe, déſeſpère d'en trouver les ſources, & doute même de leur exiſtence.

Si la France eut jamais un goût national, c'eſt dans cette époque qu'il faut le chercher : un moment plus tard, on le voit diſparoître. Peut-être Racine en conſerve-t-il quelque trace, peut-être re-

trouve-t-on dans ſes Héros un caractère de galanterie & de politeſſe plus convenable à la Cour des Rois qu'au théâtre de Melpomène; mais ſi l'on reconnoît quelquefois, dans ce Poète admirable, le contemporain des Quinault & des la Fayette, on y reconnoît bien mieux le diſciple des Grecs & l'heureux imitateur de leur noble ſimplicité.

Plus ſévère & plus libre dans ſa critique, parce que la critique étoit ſon véritable talent, Boileau, content de plaire à ſon Roi, & ne craignant pas d'avoir pour ennemis tous les ennemis du bon goût, s'empreſſa de leur oppoſer d'inſurmontables barrières. Il fit plus; il joignit l'exemple au précepte, & Légiſlateur comme Lycurgue, il voulut comme lui que ſes lois fuſſent renfermées dans des vers harmonieux. Alors le goût national s'effaça, & fit place au ſeul qu'on doive ſuivre, celui qui, formé par la connoiſſance de tous les modèles & par l'étude de toutes les convenances, ne conſulte que lui-même, & ne doit rien ni aux lieux ni au temps.

Mais tandis que la critique, dirigeant & affermiſſant nos jugemens, s'occupoit moins à étendre l'eſſor de l'eſprit humain qu'à lui donner des limites, une

autre Littérature s'élevoit chez un peuple voiſin, devenu notre rival à tous égards. L'Anglois, ſéparé par les mers du reſte de l'Europe, n'en fut pas moins ſéparé par l'opinion. On eût dit que, dans les révolutions de la terre, la penſée avoit choiſi ſon ſéjour chez ce peuple ſolitaire & méditatif, qui, fier de ſes propres forces & ennemi de toute eſpece de chaîne, ne voulut avoir ni maîtres ni modèles. Ailleurs les Arts & les Lettres, ſe préſentant avec tous leurs charmes, ouvroient le chemin à la raiſon qui marchoit ſur leurs traces. Là, c'eſt la Philoſophie qui, du haut de ſon trône, daigne appeler les Lettres, & ſemble leur permettre de la diſtraire quelquefois. Chez les autres nations, le langage, en ſe perfectionnant, permit aux idées de s'étendre & de ſe propager : chez ce peuple contemplateur, les mots ne ſont que les eſclaves, & non le cortège des idées; & l'ame, tout entière à ſon objet, ne conſidère la parole que comme un ſimple interprète. Tel eſt cependant le pouvoir de la penſée, que lorſqu'elle eſt grande & forte, elle fait tout plier ſous ſes lois, juſqu'au langage & à la diction. Shakeſpeare & Milton n'eurent qu'à commander, & la Langue Angloiſe,

remplie de conſonnes & de monoſyllabes, & n'ayant pour lien qu'une ſyntaxe incomplette & demi-barbare, prit auſſi-tôt une forme agréable & nouvelle. Devenue l'organe de l'imagination, elle n'épouvanta plus les Grâces; & bientôt, ſous la plume des Pope, des Steel, & des Adiſſon, le goût acheva ce qu'avoit commencé le génie. Mais ces progrès rapides & ineſpérés n'effacèrent pas & n'effaceront jamais le goût national. Il régnera ſur-tout dans les Ouvrages dramatiques, parce que le Théâtre eſt livré au peuple, qui peut y exercer, d'une manière abſolue, un pouvoir qu'il ne fait que partager ailleurs. Ne pourroit-on pas même dire que le goût des Anglois ſera toujours mixte comme leur Gouvernement; démocratique au Théâtre & au Barreau, monarchique dans les Ouvrages de Poëſie & de Littérature?

Quoi qu'il en ſoit, il ſeroit injuſte de diſſimuler les obligations que nous avons à la Littérature Angloiſe. Elle a donné de l'eſſor à la Poëſie, en la conduiſant dans des terres fécondes, où les fleurs ſont mêlées aux moiſſons, & en nous montrant qu'au Parnaſſe, comme dans ces jardins naturels que nous nous

empreſſons d'imiter, l'agréable n'eſt ſouvent qu'une heureuſe diſpoſition de l'utile. C'eſt ce qu'aperçut, d'un coup-d'œil rapide & élevé, cet homme étonnant qui naquit dans le ſiècle paſſé pour illuſtrer le ſiècle préſent. Appelé, invité par tous les talens, il ne négligea rien pour répondre aux faveurs de la nature. Enfant de l'Harmonie, il voulut que la lyre, qui, dans les mains d'Amphion, avoit ſuffi pour élever les murs de Thèbes, ſervît, dans les ſiennes, à reconſtruire le vaſte édifice des connoiſſances humaines. Le Théâtre, l'Hiſtoire, & l'Epopée offrirent déſormais une inſtruction auſſi chère à l'eſprit que flatteuſe à l'oreille; & la Philoſophie, parée de nouveaux attraits, devint une dixième Muſe.

Peut-être auſſi le temps étoit-il venu où les hommes, ayant retrouvé les Arts & les Lettres, qu'ils avoient perdus depuis long-temps, devoient ſonger à en faire un meilleur uſage. La propriété une fois aſſurée, il ne reſtoit plus à s'occuper que de la jouiſſance. Toute l'activité qu'on avoit employée à recouvrer un domaine ſi précieux, fut deſtinée à l'améliorer. La raiſon dirigea ſes nouveaux efforts. Tout fut ſoumis à ſes

lois, tout lui rendit hommage; & ſi quelque choſe doit caractériſer le goût qui a prévalu pendant le règne long & paiſible de Louis XV, c'eſt cette influence qu'elle a conſtamment exercée ſur les Ouvrages de l'eſprit, & même ſur ceux de l'imagination.

Je n'aurai pas beſoin, MESSIEURS, de ſortir de mon ſujet pour célébrer un Prince dont la mémoire eſt encore récente, ſur-tout parmi vous qu'il honora toujours de ſa bienvaillance. Je dirai, & la vérité parlera par ma bouche, je dirai que ſon eſprit facile & juſte, mais porté à la modeſtie & à la défiance de ſoi-même; que ſon caractère toujours égal & indépendant de l'opinion, mais toujours patient & meſuré; que ſes vertus enfin qu'il ne dut qu'à la nature, & ſes principes qu'il ne dut qu'à lui-même, ne furent pas moins favorables aux progrès de l'eſprit humain, déjà formé & libre dans ſon eſſor, que les génies plus entreprenans de François I^er & de Louis XIV ne l'avoient été à la reſtauration des Lettres. Il penſa que, dans le moral comme dans le phyſique, tout mouvement qui n'eſt pas néceſſaire eſt nuiſible, & que s'il eſt des temps où le pilote ne doit pas quitter le gou-

vernail, il en eſt d'autres où il peut, aſſis ſur la proue, contempler le ciel & obſerver les vents. Auſſi ne fut-il pas touché de ſes alarmes, toujours exagérées, ſur la décadence du goût. Eh quoi! MESSIEURS, le gout ſe perd-il toutes les fois qu'il s'égare? Ne peut-il, ſans danger, ſuivre ceux qui le conduiſent dans des routes nouvelles; & ne fait-il pas abandonner ſes guides, du moment qu'il commence à s'en défier. Si, vers le commencement de ce ſiècle, une fauſſe prétention à la Géométrie ſembloit décréditer la Poëſie & l'Eloquence, ne voit-on pas parmi vous un homme de génie, qui, après avoir enrichi par ſes découvertes la Géométrie la plus ſublime, ſut rendre à l'Eloquence ce qu'une ſecte frivole vouloit lui ôter, & prouver par ſes exemples, comme par ſes préceptes, que le bon goût eſt inſéparable du bon eſprit? Un autre danger a ſemé l'épouvante dans la République des Lettres: l'érudition, ſource de toute lumière & premier principe du goût, a été long-temps décriée & même tournée en ridicule. Cette opinion étoit plus commode, parce qu'elle ſervoit la pareſſe: c'eſt ainſi que le timide habitant des villes ſe plaît à diſcourir ſur l'inu-

tilité des voyages. Eh bien, MESSIEURS, les Anciens ne ſont-ils pas rentrés dans leurs droits? La Poëſie, dont ils nous ont enſeigné & les ſecrets & les lois, trouve-t-elle encore des détracteurs? Périclès diſoit aux Athéniens, qu'ils louoient difficilement ce qu'ils ne pouvoient imiter. Rien ne nous empêche de louer Virgile dans cette Académie, où le premier Chantre de la nature compte un rival & un imitateur, tous deux également dignes de marcher ſur ſes traces.

Raſſurés par cette heureuſe expérience, n'imputons pas au goût du ſiècle les erreurs du moment. Ce n'eſt point dans des productions éphémères qu'il faut le chercher; c'eſt dans vos Ouvrages, MESSIEURS, c'eſt dans cette illuſtre Compagnie, dont le véritable emploi eſt de ſoutenir par ſes jugemens le bon goût qu'elle encourage par ſon exemple. Qu'un parterre aveugle & vacillant dans ſon opinion applaudiſſe tantôt à l'exagération du ſtyle ou à l'effet illuſoire d'un appareil pompeux & d'une ſituation forcée, tantôt à l'imitation minutieuſe & ſervile d'une nature commune & indifférente; qu'il méconnoiſſe ſouvent le véritable objet des Arts, qui eſt le beau, & non pas ce qui n'eſt que reſ-

ſemblant, & qu'il place les Rembrant & les Teniers à côté des Raphaël & des Carraches ; croyez, MESSIEURS, que ſon égarement ne durera pas, tant que vous veillerez au dépôt ſacré que les Muſes ont remis dans vos mains. Eh! quel moment pour la gloire des Arts & des Lettres que celui où nous voyons monter ſur le Trône, aux acclamations, je ne dirai pas ſeulement de la France, mais de l'Europe entière, un jeune Monarque dont l'ame, ouverte à toutes les vertus, l'eſt auſſi à tout ce qui peut les décorer & les rendre plus chères à ſes peuples! Il ſent déjà le bonheur de régner ſur une nation éclairée; car il ſait que ce n'eſt point à ſa couronne ſeule qu'il doit les hommages empreſſés qui lui ſont offerts. Il les a vu croître avec ſes bienfaits; & lorſqu'oppoſant ſa modeſtie naturelle à l'éclat qui l'environne, il s'eſt ſouvenu qu'il étoit homme comme le dernier de ſes ſujets, il a dû ſentir du moins combien, dans ce concours de grandeurs héréditaires & de vertus perſonnelles, l'homme avoit fait chérir & reſpecter le Monarque. Le moment approche où ſes peuples vont lui renouveler avec joie le ſerment d'une fidélité inviolable. Il y répondra par celui qu'il

a déjà fait dans ſon cœur, de les protéger & de ne les gouverner que pour les rendre heureux. Qu'il reçoive auſſi des Lettres le ſerment ſolennel de concourir au bonheur & à la gloire de ſon règne : c'eſt le titre le plus ſûr à ſa protection. Il vous l'accordera, MESSIEURS; il voudra que les Arts & les Sciences fleuriſſent ſous le ciel ſerein qu'il vous prépare : également éloigné de la paſſion qui abuſe de tout, & de l'indifférence qui flétrit tout, il ſaura les encourager ſans les contraindre, & les rendre libres ſans les oublier. Ainſi, les Lettres, qui, quoi qu'on en diſe, ne portent en elles-mêmes aucun principe de décadence; ainſi, le bon goût qui ſubſiſte toujours & qui ne doit pas ſe corrompre, égaleront le ſiècle de Louis XVI au beau ſiècle de Louis XIV.

Vous n'en ſerez pas témoin, vous à qui je viens ſuccéder, ſans pouvoir prétendre à vous remplacer, vous que vos vertus rendoient digne de votre longue carrière, & deſtinoient à des temps plus heureux. Ah! ſi les Lettres, cultivées par une nation entiere, ne doivent jamais déchoir, qu'il eſt triſte de voir tomber celui qui en fut l'honneur & le ſoutien! qu'il eſt douloureux de penſer

que le temps, qui augmente chaque jour la gloire & la ſplendeur des Ouvrages, imprime chaque jour un ſigne de deſtruction ſur le front de leurs Auteurs! C'étoit, MESSIEURS, à l'illuſtre Académicien, dont ma préſence ici ne fait que trop bien ſentir la perte, c'étoit à lui de vous dire comment le bon goût fait réſiſter aux erreurs flottantes de la mode. Toujours attaché aux Grecs, ſes modèles, il crut que, pour marcher ſur leurs traces, il devoit commencer par acquérir leurs vertus. Telle fut ſa première inſtitution, telle fut, pour ainſi dire, la gymnaſtique par laquelle il ſe prépara à entrer dans la carrière. Il falloit cette ſimplicité de mœurs, ce déſintéreſſement dont il donna l'exemple pendant l'eſpace de près d'un ſiècle, pour imiter Homère & reproduire les Héros de l'Iliade. Dirai-je, non à ſa gloire mais à la mienne, que, dès ma plus tendre jeuneſſe, j'entendis avec raviſſement la première de ſes Tragédies, que je me crus tranſporté dans un monde nouveau, & qu'oubliant l'appareil du Théâtre, je me vis tout à coup au milieu de Troie embraſée? Bientôt après, je reconnois M. de Chateaubrun, ouplutôt Sophocle lui-même dans le *Philoctète*; mais

je ne reconnus pas l'amour, quand je le retrouvai dans l'île de Lemnos, mêlant ſes flèches légères aux flèches empoiſonnées d'Alcide. C'étoit une indulgence de M. de Chateaubrun pour ſes ſpectateurs; c'étoit encore un ſacrifice que ſa modeſtie avoit fait aux préjugés & à l'habitude. Je dois louer cette modeſtie qui l'a toujours ſi bien caractériſé; mais je ne dois pas la ſervir. Le temps en eſt paſſé; il n'eſt plus, & ſa gloire ſeule exiſte encore. Gardons-nous donc de l'atténuer; gardons nous de prêter un foible organe aux juſtes éloges que ce jour lui deſtine. Une voix plus éloquente ſe prépare à les célébrer. C'eſt à l'interprète, c'eſt au Peintre de la Nature à vous faire connoître un homme que la Nature n'a jamais déſavoué. Rempliſſez donc, MONSIEUR, & ce devoir cher à votre cœur, & les déſirs d'une Aſſemblée impatiente de vous entendre. Un Académicien, reſpectable par ſon âge & par ſes talens, cultivant les Lettres en ſilence, près des grandeurs qui le protègent ſans le détourner; retrouvant, au ſein d'un aſile toujours cher aux Muſes, la même généroſité, la même bienveillence dans quatre générations ſucceſſives d'une famille, appui & re-

jeton du Trône; partageant avec l'amitié, avec la vertu même, les soins d'une éducation illustre, dont il eut la consolation de voir le succès; tels sont, MONSIEUR, les objets que la vérité se contente de retracer, & qu'elle confie à l'éloquence.

RÉPONSE

De M. le Comte DE BUFFON, Directeur de l'Académie Françoise, au Discours de M. le Chevalier de Chastellux.

MONSIEUR,

ON ne peut qu'accueillir avec empressement quelqu'un qui se présente avec autant de grâce: le pas que vous avez fait en arrière sur le seuil de ce Temple, vous a fait couronner avant d'entrer au Sanctuaire; vous veniez à nous, & votre modestie nous a mis dans le cas d'aller tous au devant; arrivez en triomphe, & ne craignez pas que j'afflige

cette vertu qui vous est chère; je vais même la satisfaire, en blâmant à vos yeux ce qui seul peut la faire rougir.

La louange publique, signe éclatant du mérite, est une monnoie plus précieuse que l'or, mais qui perd son prix & même devient vile, lorsqu'on la convertit en effets de commerce. Subissant autant de déchet par le change, que le métal, signe de notre richesse, acquiert de valeur par la circulation, la louange réciproque, nécessairement exagérée, n'offre-t-elle pas un commerce suspect entre particuliers, & peu digne d'une compagnie dans laquelle il suffit d'être admis pour être assez loué? Pourquoi les voûtes de ce palais ne forment-elles jamais que des échos multipliés d'éloges retentissans? Pourquoi ces murs, qui devroient être sacrés, ne peuvent-ils nous rendre le ton modeste & la parole de la vérité? Seroient-ils sourds à cette parole divine qui ne frappe que l'ame? S'il faut étonner l'ouie, s'il faut les éclats de la trompette pour se faire entendre, je ne le puis; & ma voix, dût-elle se perdre sans effet, ne blessera pas au moins cette vérité sainte, que rien n'afflige plus, après la calomnie, que la fausse louange.